

Y.N. 49192

# Le Temps

10, Faubourg-Montmartre PARIS

le 30 Mars 1882

Mademoiselle et chère amie,

Je suis très touché de la bonne grâce que vous avez mise à me répondre malgré vos souffrances. L'imagine que ce sont des souffrances nerveuses, car, à se juger d'après les photographies que vous avez bien voulu m'envoyer, vous avez des yeux superbes, où il est impossible de deviner même la trace d'un vice constitutionnel. Cette fatigue disparaîtra comme elle est venue, et vous permettra bientôt, je l'espère, de reprendre vos occupations habituelles. Vous avez promis à vos amis un grand poème; vous ne tarderez pas à vous l'offrir.

Vous avez bien saisi quelque chose du caractère de M. Cristal, mais en l'imaginant beaucoup. Il est exalté, mais par la douleur, par les épreuves. Cette inconstance, que j'ai eue quelque temps à découvrir, a fait que je lui ai rendu des sympathies que je lui avais retirées. Elle l'accusera injustement à vos yeux. Il mène depuis de longues années une vie si dure, si implacablement dure de publicité sans que le moindre soupçon de rivalité ou de jalousie ait jamais entaché sa

réputation, et dans le monde de la presse cela est bien rare. Son désintéressement, en faisant son malheur, l'exalté, fait mieux sa mesure sur nerfs déjà usés de leur nature, et lui fait souvent dépasser les limites, dans ses expressions. Ces choses par écrit, ces expressions prennent un relief exorbitant; neire et n'admettent pas ces mille atténuations et ces nuances que peut leur donner la parole. Je comprends donc qu'il vous ait été difficile, sinon impossible de faire le départ entre l'exagération provenant des causes que je viens d'indiquer, et ce qu'il y a de sincère, de vrai et de noble au fond de ces enroulements de forme. Mot qui connais la sincérité du mouvement qui l'a poussé à vous écrire, je n'aurais pu sans cruauté lui refuser l'adresse qu'il me demandait. Je suis sûr que vous me pardonnerez, et qu'il ne vous aura point été difficile de rendre heureux un malheureux digne d'être, par quelques lignes que votre générosité vous dictera et qu'il gardera comme un précieux souvenir.

J'ai été trois fois <sup>(et deux)</sup> prendre des nouvelles de votre manuscrit. La dernière réponse, celle que l'on m'a faite hier, porte que votre traduction paraîtra et etc. Je n'ai pas pu obtenir qu'on avancât la date de la publication. Je sais



par ce qui se passe chez nous combien les journaux  
sont encombrés, et je me suis maîtrisé, j'ai réprimé tout  
mouvement de colère qui n'eût pu compromettre vos intérêts,  
du fond, croyez-le bien, mon impatience passe la vôtre;  
mais je ne puis que vous répéter ce que je me répète à  
moi-même tous les jours : à force de patience, nous finis-  
rons par arriver. L'essentiel est que vous paraissiez, et vous  
paraîtrez. Je suis autorisé une fois de plus, et de la façon  
la plus formelle, à vous le déclarer.

Je serais très fâché que vous vous donniez la peine  
de parcourir mes livres. Le travail n'a aucune valeur  
littéraire. Il m'a été imposé. Il n'a d'autre prétention que  
celle d'être utile, et je vous l'ai envoyé simplement par  
acquis de conscience, et comme on fait lorsqu'on a pris  
l'habitude d'envoyer avec amis des memento bons ou mauvais.  
Pour moi, il a un seul mérite, celui de me faire  
croire pendant un an que mon activité littéraire <sup>avait</sup> un  
but. Maintenant que c'est fini, je sens que très souvent,  
ce n'arrivant contre ce sujet aride, et contre ce lecteur  
qui ne répond pas à mes vœux, j'ai été impatient. On ne  
devient sage que lorsqu'il est trop tard.

Mais voilà assez de lettres de mouche pour les yeux

qui veulent être ménagés.

Excusez-moi encore, et croyez, je vous prie, à  
~~mon~~ sincère dévouement et à mes sentiments  
de respectueuse amitié.

Alfred Marchand.

